

Timothy Morton

Être écologique

TRADUIT DE L'ANGLAIS
PAR CÉCILE WAJSBROT

ÉDITIONS ZULMA
18, rue du Dragon
Paris VI^e

DU MÊME AUTEUR

Hyperobjets : philosophie et écologie après la fin du monde

Traduit de l'anglais par Laurent Bury
EPCC Cité du design / it: éditions, 2018

La Pensée écologique

Traduit de l'anglais par Cécile Wajsbrot
Zulma, 2019 ; 2021.

Titre original :

BEING ECOLOGICAL

© Timothy Morton, 2018.

The author has asserted his moral rights.

All rights reserved.

© Zulma, 2021, pour la traduction française.

Couverture : David Pearson

www.zulma.fr

Pour Lindsay Bloxam et Paul Johnson

L'herbe est dure, humide, elle est pleine
d'aspérités et d'affreux insectes noirs.

— Oscar Wilde

Sommaire

Introduction

Ceci n'est pas un dépotoir d'informations de plus 13

De quoi parle ce livre – Big Other vous regarde – Qui sommes-nous ? – Regarder les faits en face – La façon dont nous nous parlons d'écologie à nous-mêmes – Le syndrome de stress post-traumatique écologique – Faire quelque chose – Choses versus données des choses – Vérédictité – Inclure notre perspective dans l'image d'ensemble – « Naturel » signifie « habituel » – Qu'est-ce que ça peut me faire ? – Ontologie Orientée Objet

Chapitre 1

Et il se pourrait que vous viviez dans une ère d'extinction de masse 51

Philo-sophie – Le phénomène de l'Anthropocène – Normal pour certains, désastre pour d'autres – L'amour et non l'efficacité – Un art qui parle de sa substance – Écologie sombre – Penser les groupes – Écologie sans Nature

Chapitre 2

... Et l'ossature de la jambe est reliée à l'ossature du dépotoir de déchets toxiques 83

Choses et pensées – Mixé, ou connexion jusqu'où exactement ? – Le monde est plein de trous – Le maillage: où tracer la ligne ? – Pas de bon vieux holisme

Chapitre 3

Accordage 119

Le libre arbitre est surestimé – Nous sommes accordés – Le temps découle des choses – Enchantement: la causalité comme magie –

*Aucune conception n'est parfaite – Une manière d'harmonisation
 – Agissement non civilisé – Les gens sont étranges quand vous
 êtes étranger – Évasion de la vallée de l'étrange – Écologie X*

Chapitre 4 : Une brève histoire de la pensée écologique	209
<i>Le style immersif – Le style de l'authenticité – Le style religieux – Le style efficace – Travailler avec la paranoïa – La fin du monde – Conclusion non conclusive</i>	
Notes	237
Index	243
Remerciements	251

Introduction

Ceci n'est pas
un dépotoir
d'informations
de plus

L'écologie ne vous concerne pas ? C'est peut-être ce que vous pensez mais ce pourrait aussi être l'inverse. Vous ne lisez pas de livres sur l'écologie ? Alors ce livre est pour vous.

Cela peut se comprendre : les livres sur l'écologie sont souvent des dépotoirs d'informations confuses qui, le temps de se déverser sur vous, sont déjà dépassées. On vous assène un coup sur la tête pour que vous vous sentiez mal. On vous agrippe au revers en hurlant des données perturbantes. Vous vous tordez les mains d'angoisse en vous demandant : « Que faire ? » C'est l'histoire du fer à cheval dans un gant de boxe. Ce livre n'a rien à voir avec tout ça. *Être écologique* ne prêche pas un chœur d'écologues convaincus. Il s'adresse à vous : peut-être que vous faites partie du chœur mais seulement par moments, ou que vous n'avez aucune idée de ce que sont ces chœurs, ou peut-être que vous vous en moquez. Soyez sûrs que ce livre ne vous fera pas de sermon. Il ne contient aucun fait écologique, aucune révélation choc sur notre monde, aucun conseil ni politique ni éthique, il ne propose pas de faire le grand tour de la pensée écologique. C'est un livre écologique relativement inutile au fond. Mais pourquoi écrire un livre « inutile » en ces

temps d'urgence ? N'ai-je jamais entendu parler du réchauffement climatique ? Et vous, pourquoi lisez-vous ce livre ? La vérité, c'est que vous êtes peut-être écologique sans le savoir. Comment ? me demanderez-vous. Commençons par le découvrir.

DE QUOI PARLE CE LIVRE

Dans cette introduction, j'esquisserai l'approche générale. Au premier chapitre, je dépeindrai à grands traits notre façon de ressentir l'époque dans laquelle nous vivons, celle d'une extinction de masse provoquée par le réchauffement climatique. Dans le deuxième chapitre, nous aborderons l'objet de la conscience et de la pensée écologiques : la biosphère et ses interconnexions. Dans le troisième, nous examinerons les types d'actions considérées comme écologiques. Et dans le dernier, nous explorerons certaines manières actuelles d'être écologique.

Je vous familiariserai en chemin avec mon style de philosophie. Si ce style était un film et que j'en sois le réalisateur, son producteur serait l'Ontologie Orientée Objet de Graham Harman (j'en dirai bientôt plus à ce sujet), et ses producteurs exécutifs, les philosophes Emmanuel Kant et Martin Heidegger.

Pour l'heure, je montrerai, dans cette introduction, qu'il ne s'agit pas d'un livre ordinaire sur l'écologie puisqu'il essaie d'éviter à tout prix un mode séduisant de rhétorique : le sermon qui suscite la culpabilité. Comment ? Commençons par dire que ce livre est en grande partie dépourvu de faits. J'ai pensé qu'il valait mieux le préciser d'emblée avant que les critiques ne le fassent.

Quand on écrit un livre sur l'écologie et ses problèmes, qu'on soit un scientifique ou pas, il faut, semble-t-il, y inclure de nombreux faits. C'est une loi du genre – le genre étant une sorte d'horizon, un horizon d'attentes. Nous attendons des tragédies qu'elles nous fassent ressentir certaines émotions (pour Aristote, c'était la crainte et la pitié). Quant aux comédies, elles sont censées faire sourire. Il existe un genre d'écriture comme celle que vous trouvez dans votre passeport. Et il y a sans aucun doute un genre de discours écologique – plusieurs, à vrai dire.

BIG OTHER VOUS REGARDE

Un genre, c'est une sorte de monde ou d'*espace de possibilités*. Vous pouvez faire certains mouvements dans cet espace, et tant que vous restez à l'intérieur, vous effectuez les choses sur ce mode générique. Par exemple, vous avez probablement une façon d'être, dans une soirée, qui diffère de votre façon d'être dans une réunion de travail. Vous avez sans doute une façon de lire les actualités et vous avez sûrement des façons de suivre (ou d'ignorer) les dernières modes vestimentaires.

Les genres sont des animaux fuyants. Ils sont liés à ce qu'une certaine philosophie appelle *l'Autre* – et quand vous essayez de désigner directement cet autre, il (elle, ils) disparaît. L'autre – mon idée de votre idée de son idée à elle de leur idée de son idée à lui de mon idée de leur idée... Si vous avez fait partie d'un groupe de musique, vous savez que c'est un concept périlleux. Si vous écrivez de la musique en fonction de ce que vous croyez que les gens veulent chez le disquaire, vous risquez de finir paralysé par l'hésitation. Parce que le

domaine de l'autre est un réseau ou une toile d'hypothèses, de préjugés, de concepts préformatés.

Bien sûr, il existe des concepts préformatés qui sont évidents pour nous tous, ou du moins susceptibles de le devenir. Si vous voulez savoir quelle sorte de raviolis on prépare à Florence, vous pouvez vous renseigner. « Raviolis à la mode florentine », ça peut se trouver – de nos jours, il suffit de chercher sur Google. *Googler* a au moins une signification liée à l'idée de genre. Quand on fait une recherche sur Google, on essaie souvent de voir ce que l'« autre » en pense. Google, c'est comme l'autre, une sorte de toile d'araignée enchevêtrée pleine d'attentes qui guettent au coin de votre œil, ou de l'autre côté de tous ces liens sur lesquels on n'a pas le temps de cliquer. Nous n'avons jamais assez de temps pour cliquer sur tous les liens (plus Google s'étend, plus c'est évident). Autrement dit, cette chose étrange, l'autre, est en quelque sorte *structurelle* : peu importe la façon dont vous vous faufilez vers lui, jamais vous ne pourrez l'appréhender directement. Son rôle est, semble-t-il, de disparaître chaque fois que vous le regardez en face, et de vous donner l'impression qu'il vous entoure quand vous ne le regardez plus – une sensation qui peut parfois être assez effrayante.

QUI SOMMES-NOUS ?

Je dirai beaucoup *nous*, dans ce livre. Ce n'est pas à la mode de dire *nous* dans mon domaine de recherche (les sciences humaines). La mode est plutôt d'explicitier les différences entre les gens, et on considère que dire *nous*, c'est passer par-dessus, voire effacer ces différences importantes. De plus, les

pronoms se compliquent à l'ère écologique : combien d'êtres rassemble ce *nous*, sont-ils tous humains ? J'utiliserai le *nous* pour désigner quelqu'un de bien informé de la politique de la différence, et de la politique de l'identité qui la déforme. J'utiliserai en partie le *nous* pour montrer que les êtres responsables du réchauffement climatique ne sont pas des hippocampes : ce sont des humains, des êtres comme moi. Il est temps de trouver une façon de parler de l'espèce humaine sans faire pour autant comme si les dernières décennies de pensée et de politique n'avaient jamais existé. Nous ne pouvons évidemment pas revenir en arrière et imaginer une sorte d'essence d'« Homme », comme il y a une essence de vanille, qui sous-tendrait nos différences. Mais si nous ne trouvons pas une façon de dire *nous*, quelqu'un d'autre le fera. Comme le disait le poète romantique William Blake : « Je dois créer mon propre système ou devenir l'esclave de celui d'un autre. »

REGARDER LES FAITS EN FACE

Nous savons tous que les textes écologiques – et particulièrement ceux qui fournissent des informations scientifiques, ceux qu'on trouve souvent dans les journaux mais surtout dans des livres avec un titre comme celui-ci – nécessitent quantités de faits. Quantités de *données*. Vous auriez raison de penser que ces données sont généralement livrées sur un certain mode, si vous preniez le temps d'y réfléchir – mais personne n'en prend vraiment le temps. « Le mode de diffusion de l'information écologique » a un certain parfum, un certain style – il a lieu dans un certain *espace de possibilités*. L'une de mes tâches en tant que chercheur en sciences

humaines, c'est d'essayer de me faire une idée de ces espaces de possibilités, surtout si ou quand nous n'en avons guère conscience. Les espaces de possibilités qui ne sont pas manifestes peuvent exercer toutes sortes de contrôle sur nous, et nous n'avons peut-être pas envie de ce genre de contrôle – en tout cas, il serait utile d'avoir une idée de leurs coordonnées. Pensez à la longue histoire du sexisme ou du racisme : ils ont influencé notre comportement de multiples façons dont nous ne sommes pas forcément conscients – et il aura fallu beaucoup de temps et d'efforts de la part de bien des gens pour mettre en évidence les schémas de pensée, les types d'hypothèses et de comportements qui sous-tendent les préjugés et font même croire que ça ne pose pas de problèmes.

Quelles sont les lois de la gravitation dans cet espace de possibilités ? Où est le haut, où est le bas ? Qu'est-ce qui est considéré comme faux, qu'est-ce qui est considéré comme juste ? Jusqu'où peut-on s'aventurer dans cet espace avant de passer dans un autre espace ? Jusqu'à quel point, par exemple, peut-on déformer le mode d'information écologique avant qu'il ne se transforme en autre chose ? Ce pourrait être un bon moyen de découvrir ce qu'est un espace de possibilités, tout comme il est pertinent de découvrir ce qu'est un métal en le chauffant, en le refroidissant, en lui envoyant des impulsions d'énergie, en le plaçant dans un champ magnétique – cette vieille image, mordre dans une pièce d'or, me vient à l'esprit. C'est pareil avec l'art. On peut découvrir à quoi ressemble une pièce de théâtre en imaginant jusqu'où on pourrait la déformer avant qu'elle ne se transforme en quelque chose de tout à fait différent. Combien de costumes délirants peut-on se permettre – si on mettait en scène *Hamlet* de Shakespeare sur Jupiter avec des

gens habillés en hamsters, est-ce qu'on reconnaîtrait encore *Hamlet* ?

Mes intentions seraient sans doute plus claires en le formulant ainsi : ce livre est dépourvu de *factoïdes*. Un *factoïde* est un fait dont nous savons quelque chose – nous savons qu'il a été coloré ou aromatisé d'une certaine façon, qu'il est censé ressembler à un fait et sonner comme un fait. Il se peut même qu'il soit vrai, du moins d'un ou plusieurs points de vue. Mais il a tout de même un côté étrange. Il a l'air de nous crier : *Regardez. Je suis un fait. Vous ne pouvez pas m'ignorer. Je suis tombé du ciel, tout droit sur vous.* Voilà qui est intéressant – un fait conçu pour avoir l'air d'être tombé du ciel. Les *factoïdes* sont conçus pour ressembler à ce que nous pensons que les faits devraient être – nous pensons qu'ils devraient avoir l'air de ne pas être conçus. Quand les gens utilisent des *factoïdes*, nous avons le sentiment d'être manipulés par des fragments de vérité détachés d'un édifice plus grand, plus vrai, comme des petits morceaux de gâteau.

Prenons par exemple le *factoïde* : « Il y a un gène qui correspond à » tel trait de caractère. La plupart des gens pensent que cela signifie qu'une partie de votre ADN vous donnera ce trait. Mais en étudiant l'évolution et la génétique, vous découvrirez le *fait* qu'*aucun* « gène ne correspond à » *quoi que ce soit*. Le *fait* est que les caractéristiques émergent au travers d'interactions complexes entre l'expression de l'ADN et l'environnement dans lequel cet ADN s'exprime. Si vous avez un ADN associé à un type de cancer, cela ne veut pas dire que vous aurez ce cancer. Pourtant on ne cesse de répéter ce *factoïde* : « Il y a un gène qui correspond à tel ou tel cancer. »

LA FAÇON DONT NOUS NOUS PARLONS D'ÉCOLOGIE À NOUS-MÊMES

Le mode de diffusion de l'information écologique, dans les médias, semble le plus souvent consister en ce que nous pourrions appeler un *dépotoir d'informations*. Il y a au moins un factotûme – et souvent toute une pelletée – qui semble nous tomber sur le crâne. Et ce déversement a valeur d'autorité. Ce mode de diffusion a l'air de dire : *Ne le remettez pas en question, voire Vous devriez vous sentir mal de le remettre en question*. Le « mode d'information sur le réchauffement climatique », en particulier, semble nous déverser d'énormes pelletées de faits. Pourquoi ? C'est une autre façon de dire : *Quels mouvements pouvons-nous faire dans l'espace de possibilités du mode d'information sur le réchauffement climatique ? Qui est elle-même une façon assez compliquée de dire : En quoi consiste le genre de mode d'information sur le réchauffement climatique ? Où est le haut ? Que sommes-nous censés éprouver ? Quel type de diffusion de l'information détruirait ce mode ? Et ainsi de suite.*

Le fait de ne pas avoir de réponse toute faite à cette question, à moins d'être climatosceptique, devrait nous faire réfléchir. Les climatosceptiques sont très clairs : ce mode tente de me convaincre d'une chose à laquelle je ne veux pas croire. On veut me faire ingurgiter de force une croyance. Pourquoi n'avons-nous pas tous ce sentiment ? Si nous nous sentons écologiquement vertueux, nous fuyons les gens qui pensent qu'on s'acharne à leur inoculer un tel sentiment – la culpabilité brute menant à la croyance brute, sans doute. Ce n'est pas une guerre entre croyances – c'est la vérité. Bon

sang, monsieur Climatosceptique, pourquoi ne voulez-vous pas le voir ?

Malgré ce que les factoides voudraient nous faire croire, aucun fait ne tombe du ciel. Le fait apparaît dans un environnement – sinon on ne le verrait pas. Pensez à quelque chose que vous ne devez sans doute pas dire souvent si vous avez grandi en Occident : *Les esprits de mes ancêtres ne sont pas ravis que j'écrive ce livre*. Dans quel monde cette affirmation a-t-elle un sens ? Que devez-vous savoir, à quoi devez-vous vous attendre ? Qu'est-ce qui est censé être juste ou faux dans ce monde ? Nous avons besoin de toutes sortes d'hypothèses sur ce qu'est la réalité, sur ce qui est considéré comme réel, comme existant, comme correct et incorrect. Réfléchir sur ces types d'hypothèses peut revêtir différentes formes ; en philosophie, l'une d'entre elles s'appelle *ontologie*, une autre épistémologie. L'ontologie est l'étude de la manière dont les choses existent. L'épistémologie, l'étude de la manière dont nous connaissons les choses.

Outre l'idée que les faits ne sont signifiants que dans certains contextes d'interprétation, il y a des questions auxquelles on peut facilement répondre en étudiant l'art, la musique ou la littérature. Ce sont des questions telles que : *Comment ce mode veut-il que vous lisiez cette information ? À quoi reconnaissez-vous l'avoir reçue « correctement » ?* On ne regarde pas une peinture en perspective de la Renaissance en restant de côté. Il faut se tenir face au point de fuite, à une certaine distance – et l'illusion de la 3D fait sens. Le tableau vous positionne d'une certaine façon, le poème requiert d'être lu d'une certaine façon – tout comme une bouteille de Coca-Cola « veut » que vous la teniez d'une certaine façon, ou qu'un marteau semble s'adapter à votre main quand vous le maniez... Une grande partie de ce qu'on appelle parfois la

théorie de l'idéologie porte sur la façon particulière dont on est contraint de traiter un poème, un tableau, un discours politique, un concept.

Il y a toutes sortes d'ontologie et d'épistémologie (et d'idéologie) impliquées par le mode dépotoir d'informations écologiques, mais nous prenons rarement le temps de comprendre ce qu'elles sont. Nous sommes trop enclins à déverser ou à recevoir ce qu'on nous déverse. Pourquoi ? Pourquoi ne pas vouloir prendre le temps d'y réfléchir ? Avons-nous peur de découvrir quelque chose ? De quelle découverte avons-nous peur ? Pourquoi nous tordons-nous les mains en répétant : *Pourquoi ces climatosceptiques ne veulent pas comprendre ? Ou : Pourquoi mon voisin ne se soucie pas de ces choses autant que moi ?* Le mode dépotoir d'informations écologiques est le symptôme de quelque chose de beaucoup plus important que les sentiments suscités en lisant les journaux.

Le moyen de faire un zoom arrière pour renouveler ces questions serait de les formuler ainsi : *Comment vivons-nous les données écologiques ? Aimons-nous ça ? Et sinon, que voulons-nous faire à ce sujet ?* Cet essai, *Être écologique*, traite de la façon de *vivre* les connaissances écologiques. Il semble qu'il ne suffise pas simplement de savoir des choses. En fait, il semble que « simplement savoir des choses » ne soit jamais simplement savoir des choses, d'après ce que je viens de dire. C'est aussi une façon de les vivre. Et savoir qu'il y a une façon de vivre les choses implique qu'il pourrait y en avoir d'autres. Si on connaît la tragédie, on peut imaginer quelque chose comme la comédie. Si on vit à New York, on peut imaginer vivre dans un non-New York.

Il y a, semble-t-il, de nombreuses façons de vivre les connaissances écologiques. Pensez aux hippies, par exemple, quelque chose qui m'est vaguement familier. Être hippie,

c'est tout un mode de vie, tout un style. Mais faut-il nécessairement être hippie pour vivre l'information écologique ? Pensez à Internet. Avant qu'un nombre immense de gens y aient accès, il n'y avait que deux ou trois façons de vivre avec le Net. Il y avait, par exemple, le mode ludique, expérimental, anarchique ou libertaire du fainéant, où Internet était censé nous donner l'impression que notre identité était liquide et malléable. Puis il s'est produit quelque chose d'étrange. De plus en plus de gens ont eu accès à Internet, et toute une partie d'Internet est devenue un espace vraiment coercitif, autoritaire où il faut avoir une des trois opinions recevables sous peine de se faire attaquer par une horde de tweetos toujours prompts à critiquer, comme la nuée s'abatant sur la station-service dans *Les Oiseaux* de Hitchcock. Je n'entrerai pas dans le détail du pourquoi et du comment on en est arrivés là, mais vous avez compris.

Être écologique commence par scruter ce qui se dissimule sous nos façons de nous parler d'écologie. Je pense que le moyen principal – le simple déversement de données sur nous-mêmes – *empêche* en réalité une façon plus authentique de traiter les connaissances écologiques. Il y a de meilleures manières de les vivre que celle qui est actuellement la nôtre ; nous ne *savons* d'ailleurs même pas que nous sommes en train de la vivre. Nous sommes comme ces gens prisonniers d'un schéma habituel, qui ne cessent de répéter la même chose sans s'en rendre compte. C'est comme si étions devant le lavabo en train de nous laver compulsivement les mains, encore et toujours – sans avoir la moindre idée de comment nous en sommes arrivés là.

Les faits ne cessent de se démoder, surtout les faits écologiques, surtout ceux qui concernent le réchauffement climatique, connus pour être multidimensionnels et adaptés à de

toutes sortes de temporalités et de scénarios. Nous déverser des informations dessus chaque jour ou chaque semaine peut se révéler perturbant et pénible. Prenez-le sous un autre angle. Imaginez que nous soyons en train de *rêver*. Quel genre de rêve serait un rêve dont les personnages et l'intrigue varieraient, parfois considérablement, mais où l'impact général – l'endroit où le rêve nous transpose, sa couleur ou sa tonalité de base, son point de vue (ou quoi que ce soit d'autre) – resterait le même ? Il y a une vraie analogie avec le monde du rêve : ce sont les rêves traumatiques de patients qui souffrent du syndrome de stress post-traumatique.